

NATHANAËL

# N'EXISTE

---

*Carnets*  
2007-2010



LE QUARTANIER

N'EXISTE  
*Carnets 2007-2010*

/ 9  
CARNET DE DÉSACCORDS

/ 119  
CARNET DE DÉLIBÉRATIONS

/ 261  
CARNET DE SOMME

/ 381  
PAGES ENLEVÉES

CARNET  
DE DÉSACCORDS

Souvent je ne veux pas entendre, souvent je ne peux pas voir. Comme je n'ai pas pu voir le cheval mourant écrasé par un rocher près d'Hermagor, pour lequel j'étais allée chercher de l'aide à des kilomètres, mais je l'avais laissé avec le petit berger qui lui non plus ne pouvait rien faire, ou comme je ne pouvais pas entendre la *Grande Messe* de Mozart, ni les coups de feu dans le village, en temps de Carnaval. // Je ne veux pas raconter : tout dans ma mémoire me gêne.

INGEBORG BACHMANN

Tout cela s'est desséché petit à petit. C'est devenu mince comme une feuille, mince et transparent comme une lame de verre très fine; transparent, puis ça s'est cassé sans bruit, ça a disparu.

EUGÈNE IONESCO

« *Le présent sollicite ses consolations.* »

UN MANUSCRIT ABANDONNÉ

CETTE IDÉE : qu'il soit possible, qu'il me soit possible, d'écrire le livre d'une certaine consolation, ou d'une consolation certaine. Il n'en est certainement rien. Le livre me pleure, m'a pleurée, sans égard aux conséquences. À présent le geste est épuisé. La langue m'a parlée jusqu'à l'épuisement. « À présent je préfère le jardin au quotidien. Je préfère nos lettres à "l'écriture". Je préfère le sol au soleil. Les chats à la parole. La ville, je ne la supporte plus. Ni la forme du corps. » J'ai semé le doute. Douté de tout.

\*

Encore que les lettres, disloquées, vibrent de ce frisson qui est le propre du corps – de la chose – qui a largué ses amarres au profit du courant. Déchirées, brûlées, lues et relues, oubliées ou perdues, elles demeurent collées au vent, redessinant ardemment les pauvres limites que nous imposons à notre faible existence. *Pauvres*, parce que nous y avons cru. *Faible*, parce que nous n'y avons pas assez cru.

\*

Il est possible, cependant, que la consolation ne puisse être mise à l'épreuve qu'au moment de la mort ou de la disparition. Dans ce cas, le geste consolateur n'a pas d'aboutissement, et se retourne du lieu où il s'exécute-rait, se retourne contre le corps qui le soumettait à un autre corps, dont la disparition le rejette violemment, car il ne peut la recevoir. Ou, du moins, on ne peut pas en vérifier la réception. À partir de ce moment, consolation n'est plus consolation, mais petitesse, désespoir, exploitation.

\*

Lorsque je tiens dans mes bras le corps disparaissant, ni mort ni vivant, retenu par ma détermination, mon refus, mon entêtement. Lorsque ce paquet d'os et de chair fragile se rassemble contre moi et que je l'intègre. Lorsque je dors sans frémir, équilibrée sur le rebord du lit, à guetter le souffle et les halètements. Lorsque la porte s'ouvre sur le jardin à quatre heures du matin et que je sais que je n'ai qu'à le traverser, je suis toujours déjà foutue. Si je refuse la traversée, je suis foutue. Si je m'engage, je suis foutue. Si je crie, si je tremble, le corps intégré au mien n'a pas le courage de se mourir. Je guette la mort, je la démens. Je l'intègre à moi. Je m'intègre à tous les corps disparaissant.

\*

Deux hivers d'affilée je suis tombée dans l'escalier menant de la terrasse au jardin. La première fois, j'avais les bras pleins. La seconde fois, vides. Je n'ai pas fait la différence. Le corps qui a atterri sur le ciment n'était pas le mien. Je l'ai ramassé, je l'ai porté. Il n'y avait pas où aller. Dehors, dedans, le mur séparant le salon de la terrasse aurait tout aussi bien pu être une peau déchirée. En réalité, il l'était. La déchirure s'aggravait au fur et à mesure que la saison avançait. La hanche s'est défaite et le petit nœud qui s'y est formé en permanence est désormais sous occupation étrangère. J'ai beau moi-même être l'étrangère en question, j'y ai rapatrié tous mes tristes corps.

\*

Ma mère a un seul frère à qui elle peut faire confiance. Il est mort avant qu'elle ne naisse. Moi-même, je ne dirais pas non à un frère mort. L'espace du compromis s'élargirait considérablement. On a déjà essayé de me convaincre de l'idée qu'il ne faut pas danser sur le ventre d'un mort. Je veux bien, du moment où l'on cesse de faire une distinction ontologique entre les vivants et les morts. La mort n'est point exonération et ferait bien de se garder d'être, sur le plan social, moralisante. Il vaudrait mieux s'incruster de ces mots de Benjamin, plutôt que d'emprunter un comportement pieux envers ce qui



était insupportable à l'instar de sa venue à la mortalité : « Seul un historien, pénétré qu'un ennemi victorieux ne va même pas s'arrêter devant les morts – seul cet historien-là saura attirer au cœur même des événements révolus l'étincelle d'un espoir. En attendant, et à l'heure qu'il est, l'ennemi n'a pas encore fini de triompher. » L'ennemi, ici, peut tout aussi bien assumer la forme d'un mort proche, incessamment déterré.

*« Claude naît. Cela est certain. Claude naît sur un toit de maison parmi les oiseaux. Sous un ciel maraudeur. L'année des disparitions. L'année des morts fluviales. Et des cabales ferroviaires. L'année où les oiseaux s'envolent définitivement. Avec au bec un petit drapeau de chair. »*

\*

Ce n'est plus la peine de distinguer entre le rêve et le cauchemar. L'un n'est sensiblement qu'un aspect de l'autre. S'il fallait se soumettre à l'évidence, statistiquement le second l'emporterait méchamment sur le premier. Je préfère ne pas me préoccuper de ce genre de distinction. Mais, puisque j'y suis, ces jours-ci j'ai remarqué que l'enfermement caractéristique de la plupart de mes rêves est remplacé par une vertigineuse verticalité. Les airs s'insurgent petit à petit, occupant le lieu réservé jusqu'ici par mon subconscient aux déambulations toujours labyrinthiennes, mais terrestres. Par là je veux dire à même le sol, ou parfois même sous le sol. La dimension du

rêve ne peut pas être mesurée. Elle n'est pas absolue. Que je sois souvent incapable de reconnaître le rêve pour ce qu'il est – mais qu'est-il au juste? – me mène à me poser une question trouble, liée à la paralysie provoquée par le rêve. Drôle de formulation. La provocation s'apparente au mouvement, abrupt, parfois même brutal; la paralysie, au désir de mouvement, au mouvement enfermé dans le corps qui se croit capable de mouvement, mais qui n'arrive à accomplir aucun geste, même le plus « automatique », la respiration. Les poumons sont arrêtés par le poids de l'immobilité. Si donc le rêve peut refuser au corps le mouvement – si toutefois le rêve se situe entre ce qui se dit corps et ce qui ne se dit pas corps, mais en est tout de même une part constitutive, voire contingente –, ne serait-il pas tout aussi juste de présumer qu'il peut *provoquer* le mouvement? La question que je me pose depuis une semaine est celle-ci : est-il possible de se suicider en dormant? Ces propos sont loin de ceux de Camus, mais « son » pays à lui n'a-t-il pas été suicidé par le rêve?

\*

Depuis le jour où j'ai appris, assise devant les deux baffles posés discrètement sur ma table de travail, me reliant au monde, que le mot *Birkenau* voulait dire « petite prairie aux bouleaux », le peu de confiance que j'entretenais à l'égard de la traduction, le peu d'espoir que je versais dans ce geste ontologique, potentialisé, éventuellement

révolutionnaire, se sont résolument évaporés. La voix de la cinéaste Marceline Loridan-Ivens m'en a convaincue, sans me présenter d'argument, sans même gesticuler, si ce n'est involontairement. Le souffle de la langue, je le savais contaminé, mais le leurre a pris la forme d'un trou blanc, éblouissant et étrangement insupportable.

\*

Si je prends feu dans mon lit à l'âge de douze ans, c'est que je ne fais pas suffisamment attention. Le rêve des dix années qui suivent me le confirme, comme un cachet apposé là, à l'intérieur du corps. Une seule main géante qui me recouvre le visage entier. Après, les corps viennent l'un après l'autre accomplir leur tâche.

\*

Une femme âgée de dix-huit ans couche avec un homme qui a la cinquantaine passée. Le scandale provoqué par cette audace est immédiatement corrigé, en 1962 comme en 2007. Le frère aîné assume son rôle de frère aîné en traversant les sept cents kilomètres qui le séparent de sa sœur pour lui foutre une raclée. Trente ans plus tard, la femme, qui n'a plus ses dix-huit ans, fait venir le même frère, qui doit, lui, frôler la soixante-dizaine, pour donner la même correction à sa fille à elle. La fille, elle, doit avoir vingt-six ans. Le frère ne dit pas non. J'en arrive à me demander comment, dans ce cas – qui est bien plus

CARNET  
DE DÉLIBÉRATIONS

*J'ai retrouvé cette feuille de papier qui enveloppait il y a un an déjà L'impossible et je m'apprêtais à vous y inscrire une lettre, ce que j'avais l'intention de faire depuis que cette feuille a effleuré mes doigts. Seulement aujourd'hui, en regardant de plus près, j'y trouve de votre main une inscription m'ayant échappé jusque-là. Deux fois donc je reçois cela de vous. Deux fois je déplie et je replie la feuille où il y a des mots de vous. Impossible alors d'y inscrire quoi que ce soit et de vous la renvoyer. Je la conserve plutôt dans un dossier sans inscription. Un dossier blanc pour ainsi dire, où il y a tout de vous ainsi que ce désir d'envoi.*

Mais comme moi et moi nous mourrons, vous n'en doutez pas, il y a là une nécessité structurellement posthume de mon rapport – et du vôtre – à l'événement de ce texte qui ne s'arrive jamais.

JACQUES DERRIDA

Mais on entend déjà craquer les poutres. Il fait nuit avant le jour et l'incendie est allumé au crépuscule.

INGEBORG BACHMANN

Ils ont dit que ce qu'ils cherchaient, c'était être eux-mêmes, et que j'y étais arrivée, moi, à être moi et que ce fait d'y arriver était un suicide, c'était un suicide de tous les autres possibles de soi.

MARGUERITE DURAS

La seconde raison est que le cheval n'est pas libre : il procède en diagonale parce que le chemin direct lui est barré.

VICTOR CHKLOVSKI

LES TOITS s'envolent. De la fenêtre, je les vois tous partir dans le bleu du ciel, ces édifices décapités, c'est ma vie qui vole en éclats.

\*

– *Horror vacui*. Horreur de l'outre-tombe entretenue dans le monde.

\*

D'abord je pense que je fais le deuil de toi. Ensuite je comprends que ce n'est pas du tout ça. Je revivifie partout où je vais ta présence sur ces chemins, pour que la ville ne te perde pas de vue. Lorsque je dis que je retrace nos pas, c'est par anticipation, et non pour signaler un fait accompli. Ta mort, par exemple.

\*



Je ne m'imagine plus *ailleurs*, car *ailleurs*, je me rends bêtement compte, n'existe pas.

\*

Il faut que je note ça quelque part. Que je le dise. Alors je te le confie, à toi. (Je suis désolée.) – Ce soir il m'a dit : si [...], j'arrête. J'arrête. – Et moi, par la fenêtre, je me demande, mais qu'est-ce que je [...]. Où ça? Où? – (*L'injure* : Que te reste-t-il? Si ce n'est... le désir, suffocant, inexécutable, de nommer.) – J'étouffe. Il n'y a pas d'air. Ni dedans, ni dehors. – Souvent [...], que c'est trop douloureux. – Je m'étais dit que [...], sauf de biais. – À présent je suis devant le Carnet et c'est tout ce qui veut sortir. Le barrage va éclater. – Je m'adonne de toutes mes forces à son empêchement. – À sa réprimande.

\*

Lorsque j'adresse la parole, forcément, je ne m'entends pas dire. Je veux dire que ce qui sort n'est pas rigoureusement sûr de sa provenance, du lieu d'origine provisoire qui serait corps, n'est pas sûr de pouvoir (se) dire en (se) disant que la chose que voici provient de moi, d'un moi soi-disant. Le schisme entre la parole et l'acte de parler est terrible parfois et, comme pour s'en délester, on établit des mécanismes d'*étrangement* qui chassent ce qui nous ressemblerait, par excès, ou par malchance. L'excédent, c'est parfois aussi le *refus* de la reconnaissance.

\*

Il n'y a plus *ailleurs*. Ainsi va la dictature du possible. Il n'y aurait pas à se le représenter par une figure; un mur par exemple, ou un barrage routier. Simplement, l'effort entretenu pour se projeter vers un autre lieu est *inconscient*. Le lieu autre que celui-ci est tout autant le lieu de la mort, et du morcellement. Dire *je*, donc, par là je veux dire s'installer *ailleurs* dans la langue (peu importe laquelle), voire s'échanger sans cesse contre plusieurs d'entre elles, conduit à l'apposition du sceau de sa disparition possible, à tout moment inconcevable et arrêtée.

\*

Je dors contre toi. La rive est sale, glauque. Tu es trempé. Moi aussi, trempé, sur la rive désagrégée. Gravier, déchets, eaux brunes. Ville, pas ville, je ne sais pas. Jaunâtre. Je dors contre toi, tu es mort, suicidé. Pendu, je crois, oui, je constate : pendu, mais tu es trempé comme si tu étais sorti de cette eau, couché sur cette rive catastrophée par l'abandon. Tu ne dors pas, moi non plus. Collés à ta peau, il y a des fils sales, qui se collent aussi à moi. Des fils et des cheveux, des bouts de cordes, plus ou moins épais, tout aussi mouillés, tout aussi sales. Tu te colles à moi sans me toucher. Je ne dis rien, je crie, sanglote, étouffe. Rien. Il n'y a rien à dire, il n'y a qu'à aimer. Tu m'aimes. Mort, tu me prends. Dans la mort, il n'y a que cette saleté d'amour, doux, déchaîné. Un amour

en décomposition. Je jouis et me réveille sur un oreiller éventré. Pour rien, je te dis.

\*

Il n'y a plus d'avenirs; un présent sans possibles. Étranges, le ciel rabattu et la distance révoquée. – [...] – Merci pour ta lettre et les lettres en dessous. J'ai épinglé chacune d'elles à ma chair.

\*

Mardi, l'acuponcteur me demandait si j'étais [...]. J'allais dire que non, mais j'ai répondu par oui, et je pense avoir bien répondu. Mais même [...] (s'il s'agit bien de cela) ne retient guère plus mon attention. Alors je lis et relis Nietzsche pour m'en dispenser.

\*

[...] je pense, bien que cette rencontre ait déclenché une douce fureur en moi. – [...] – À cause de cela seul, je le suis du regard. – Une chance que je suis saturé de honte, sinon je me serais sans doute davantage rapproché. – [...] ne me conseille pas la raison. Je suis devenu rageusement pudique, et le désir me démonte. – Son amant est [...]. – Quant à moi, je me suis tu – tue.

\*

CARNET  
DE SOMME

Il faudrait alors faire le silence, et que chacun s'efforce d'aller vers la violence de l'autre en dissipant la sienne.

HERVÉ GUIBERT

En face de cette question, que m'importe ce qui n'importe qu'à moi?

ANDRÉ MALRAUX

: car l'homme est un hasard, et, pour l'essentiel, le monde est fait d'oubli.

ANDRÉ MALRAUX

Someone who, feeling himself abandoned, takes up a book, finds with a pang that the page he is about to turn is already cut, and that even here he is not needed.

WALTER BENJAMIN

Let someone rack his brains as to why I come walking along and stop him and shout at him, and let someone ask himself where I shall rush to, along what path I shall go with my thoughts when I rise again after this fall. What size shoes I take? How old I am? How I spend my money? When I was born? For a moment I had the idea of stating the size of my head, but it must be average. And my brain will weigh light after my death.

INGEBORG BACHMANN

... vie bête, vie de somme  
– *Carnet de délibérations*

*Contre elle je ne sais pas ce que j'essuie.*

\*

Si par libération tu entends l'affranchissement de la raison, je veux bien. Si c'est la chose qui extrait du corps grognements et tourmente, si au sommeil et à l'éveil elle me transforme en un cimetière hurlant, un champ de bataille ensanglanté. Je suis devenue la guerre et la maladie, la face de la mort d'une personne. J'ai envisagé ces technologies. [...] Vois-tu, s'il ne s'agit pas d'une libération, il s'agit d'une chose qui se détache contre la chose qui l'arrache. Je suis le résidu du moi, l'absence de la relation : chose et chose.

\*

Ton nom est jeté sur le bas-côté. Après les mois de délibérations. Il est jeté parmi les gravats et les algues de la chaussée. C'est une peine de mort que ce nom abandonné. Il t'arrivera un jour dans la bouche d'un autre. Ce nom



de bas-côté qui a la forme de ton corps déjà. Ton corps sidéré de n'avoir pas ce nom.

\*

Avec *lui*, mon *je-il*, en corps, je n'ai plus de langue. *Il* m'accorde ce sursis.

\*

Ma pensée s'arrête sur la révolte de Bar Kokhba et le suicide collectif des marrons guadeloupéens en 1802, aux côtés de la mulâtresse Solitude. Plus que jamais, je comprends ce geste. À l'issue d'un combat, où rien n'est jamais gagné, l'évidence que le seul acte possible est de mettre le feu à soi. L'ennemi n'est nulle part visible, et la ville, comme elle l'est si souvent dans ma pensée, est vide, abandonnée. Ce qu'il reste, je l'ai ingéré, de la structure, du discours, de l'inimitié. La chose contre laquelle on lutte nous devient. Pour l'anéantir, il faut d'abord l'anéantir en – et sans doute avec – soi. Je ne peux pas savoir quel sens accorder à cela dans un présent d'abandon, de ressentiment, de confusion et de chagrin, d'euphorie perverse. Il y a les chats qui demandent à être nourris, et un amour qui ne me comprend sans doute pas, mais vers lequel je me tends.

\*

L'absence de témoin est le début d'un meurtre. Je l'ai compris au crématoire lorsque le hurlement, aussitôt ravalé par le grondement des fournaises, m'a été arraché.

\*

Les yeux ouverts ou fermés, c'est le même écran, le même sang, la même odeur.

\*

On se tu-voie?

\*

Les accusations du désir sont irréfutables. Je me présente à vous avec jugement et morbidité. Contre un théâtre de morceaux mouvants, Genet insiste : « l'architecture du théâtre [...] doit être fixe, immobilisée, afin qu'on la reconnaisse responsable : elle sera jugée sur sa forme. » Cela, donc, est l'injonction que j'amène, mon théâtre « irréversible ». Jugez-moi.

\*

Le conditionnel est endeuillé : crispé, inapaisé. Il porte la brèche de la potentialité, creusant l'indéterminé avec incrédulité. Le *si* en soi, construit comme l'incertitude, enfoncée dans le palais causal du délit langagier, est

rejeté par une structure de besoin satisfait. Il s'arrime, mais cela ne porte aucun secours au corps qui tombe des nues. Le contaminant est vital, angoissé; il n'a que faire de nos manifestations. « Rien n'est vrai, assure Édouard Glissant, tout est vivant ». C'est ce non-vrai-vivant qui marque la fin du je – sa terminaison. L'entêtement de l'interrogation, parlante, vivante : quel désir et à quelle fin cette accusation moribonde? Chaque chose en sa fin, dès le commencement. On appelle parfois cela *enclenchement*. Et nous en sommes la maladie.

\*

Le lit m'expulse. Le crâne serré par une brûlure liquide.  
Lave de mes nuits.

\*

Nous sommes dans le temps. Cela aussi est impensable.

\*

Tu arrives peu de temps après. Des jours, des semaines. Tu dis : N. Tu débarrasses mes noms de leur pesanteur, de leur fatalité. N., ce reste de moi, cette scorie. Tu ouvres ta bouche avec la mienne, tu dévores mes cris, tu tires mon corps sous ton poids, je mords dans la terre de ton épaule, tu pleures le continent et l'heure passée. Tu ne dis rien, tu dors et me donnes ton sommeil, les jours livides

des lendemains. Tu me lis à voix haute. Tu es mon passeur, couché sur ma disparition.

\*

Qui lavera le corps de ma mort. Qui embrassera ma bouche sanglante. Qui avalera mes cris, ma douleur. Qui consommera mon trépas. Qui me dira.

\*

Je suis dépouille, et injuste. À présent je peux te le dire, maintenant que je te l'ai écrit, je ne sais ce que sera la prochaine fois, le téléphone, ou la fois d'après, mais ça va, maintenant que je te l'ai dit, je t'en supplie, sois discret, protège-le comme un oiseau sans ailes, sans yeux, qui ne verra jamais rien de sa vie et qui craint le bruit. Fais en sorte qu'il soit précieux et irrémédiablement en péril, tel que tu ne veuilles en aucun cas le souffler, même pas à toi-même.

\*

*Ne demandez pas après moi. Cette faim. Une infâme solitude. L'arrimage de l'être au passage des êtres enclins à la disparition. À l'horreur que nous sommes vous et moi. Un corps géographiquement situé au bord de sa peau aux bords rabattus d'un hameau, à la torpeur d'une baise insignifiante, ces boutures de désir colmatées en une peau barbare. On*

, il y a le vide ou l'ensevelissement alors je  
marche ni dehors ni dedans.

### *Pages enlevées*

Il y a eu des pages en trop, des pages venues après les *Carnets*, des annotations, des désistements parfois, une douleur qui se rapprochait déjà; s'agissait-il de la même douleur. Elle portait déjà un chiffre, il a été nécessaire de remonter les années de refus, non pas pour les compter, mais afin, peut-être, d'en saisir l'ampleur, et la vigueur. Le non m'aura longtemps fait marcher.

N.

## PAGES ENLEVÉES

Or, *tout homme*, fortuitement ou non, peut être  
pendu. Cette égalité est intolérable.

RENÉ CHAR

\*

SOMMEIL. Je sais que cela peut attendre, mais je voulais vous dire que j'ai suivi votre conseil la nuit dernière alors que je ne pouvais pas dormir, j'ai fait bouillir de l'eau, j'ai allumé une petite lumière, j'ai lu quelques pages encore de la biographie du philosophe autrichien. Je ne suis pas sûre d'avoir réussi à freiner les litanies intérieures, ni l'angoisse du « sommeil perdu », mais j'étais soulagée par la présence de votre voix qui prenait la place de la mienne par moments. Je n'ai rien écrit, comme je peux être immobilisée par l'écriture, ce qui est terrible pour une personne dont la vie n'est faite presque exclusivement que de ça.

\*

Je me limiterais à ces mots de Kafka : « C'était comme si la honte dût lui survivre. »

\*

La note de suicide la plus exacte : celle de Stig Dagerman.